

## La quête de l'honneur, socle de la république romaine

Robert Adama SÈNE  
Université Cheikh Anta Diop de Dakar  
[robertadsene@gmail.com](mailto:robertadsene@gmail.com)

**Résumé :** En étudiant la civilisation romaine, on remarque de prime abord qu'aucune des civilisations qui l'avaient côtoyée n'avait atteint son niveau d'essor. Mais, à la question « qu'est-ce qui a valu à Rome un tel stade de développement et une si impressionnante longévité ? », nous croyons qu'il n'y aurait meilleure réponse que : « c'est la quête de l'honneur ». Les historiens qui se penchent sur les raisons de la force de cette civilisation n'en font presque pas mention. Or cette quête de l'honneur, devenue sous la république une réelle obsession, était le mobile de tous les efforts des citoyens ; et ce, du simple individu au plus haut magistrat. Ainsi, le concours entre citoyens pour l'accès à la gloire aidant, Rome se voyait fleurir à tous les niveaux.

**Abstract :** When we look into the Roman civilization, we notice at first glance that none of the civilizations that had rubbed shoulders with it had reached its level of development. But, to the question "what has earned Rome such a stage of development and such impressive longevity?", we believe that there would be no better answer than : "it is the quest of honour. Historians who examine the reasons for the strength of this civilization hardly mention it. Now this quest for honour, which had become a real obsession under the republic, was the motive of all the efforts of the citizens; and this, from the simple individual to the highest magistrate. Thus, the competition between citizens for access to glory helping, Rome saw itself flourish at all levels.

**Mots clés :** Rome – République – Quête - Honneur - Gloire

**Keywords :** Rome – Republic – Quest - Honor - Glory

## Introduction

Devant la grandeur de la civilisation romaine, on ne peut s'empêcher de se demander comment ses bâtisseurs ont réussi, en dépit des troubles socio-politiques de l'époque, à la mettre sur pied et à la maintenir rayonnante aussi longtemps. Comme réponse à cette question, il est généralement soutenu que Rome doit sa puissance à son armée. En effet, alors que d'autres peuples, tels que les Grecs, s'écartaient petit à petit des conquêtes militaires pour s'orienter vers les commerces avec d'autres contrées, Rome ne cessait de perfectionner son armée et devenait de plus en plus conquérante. Ainsi, de simples fermiers du Latium, les Romains vont devenir des redoutables soldats qui vont subjuguier d'abord toute la péninsule Italique, ensuite l'Europe et enfin une bonne partie de l'Asie et de l'Afrique. L'immense butin guerre qu'ils avaient amassé, les alliés qu'ils s'étaient faits et toutes les techniques que les besoins de la guerre les avaient fait découvrir donnent ainsi de penser que l'armée est le principal fondement de la force de Rome.

Or une étude approfondie de l'évolution de la civilisation romaine permet de remarquer un aspect très peu évoqué par les historiens mais incontournable dans l'édification de cette puissance. Il s'agit de la quête de l'honneur. Par honneur, nous voulons ici parler du *honor* qui signifie, non le simple égard, estime ou respect, mais plutôt ce désir nourri par chaque Romain, désir d'être, par ses actes, ses paroles et manière d'être, ses charges politiques, considéré par ses concitoyens comme un modèle, une personne dont les mérites devaient passer à la postérité. L'*honor* était une marque de reconnaissance que l'État ou une autorité témoignait à un citoyen en guise de récompense. Distinction à valeur inestimable, cet *honor* importait au point que les Romains, de nature très ostentatoire, en étaient même arrivés au stade où ils en faisaient le but ultime de la vie. Ce faisant, par le challenge continu de ses citoyens pour en être honoré, Rome se voyait fleurir à tous les niveaux. Pour s'en convaincre, il sied d'étudier l'impact de ce sentiment sur trois domaines fondamentaux de cette civilisation : la société, la politique et l'armée.

### 1. L'honneur dans la société romaine

Les Romains s'étaient accordés sur un certain nombre de valeurs sur lesquelles leur société devait être bâtie. Comme valeurs cardinales, ils avaient :

- La *fides* qui renvoie à la fois à la fidélité, au respect de la parole donnée, à la loyauté, la foi, la confiance et la réciprocité entre deux citoyens ;
- La *pietas* signifiant la piété, la dévotion, le devoir envers les divinités romaines et envers les membres de sa famille ;
- La *majestas* était relative à la majesté, la dignité, la vertu, qualités censées s'incarner dans le comportement du citoyen ;
- La *virtus* qui traduit, courage, l'engagement en politique, le don de soi pour le bien de la patrie ;
- La *gravitas* qui regroupe l'ensemble des règles de conduite du romain traditionnel, le respect de la tradition, le sérieux, la dignité, l'autorité ;
- La *constantia* : le fait de s'en tenir à ses décisions (la stabilité) ;
- La *frugalitas* renvoie à la frugalité, la modestie, la tempérance, la simplicité.

Regroupées autour du concept de *mos majorum* (tradition des ancêtres), ces valeurs, véritables objets de fierté de toute la nation, marquaient l'identité du Romain et devaient de ce fait être sauvegardées jalousement. En un mot, elles constituaient un code de conduite pour chaque citoyen. D'ailleurs, c'est en développant en soi ces valeurs du *mos majorum* qu'un citoyen pouvait être récompensé du *honoris*, c'est-à-dire la plus haute marque de considération. Si, par exemple, Lucius Quinctius Cincinnatus fut le citoyen le plus considéré au début de la République<sup>1</sup>, c'est en raison de sa *virtus* (courage). En effet, en 458 av. J.-C, Rome est secouée par une profonde crise politique et de l'insurrection des Éques. Pour y mettre un terme, le sénat vient supplier Cincinnatus d'accepter la dictature alors qu'il était aux champs. Ce dernier sait que son départ risque de ruiner sa famille, déjà appauvrie à la suite du procès de son fils<sup>2</sup>. Néanmoins, il accepte cette demande, abandonnant, famille, amis et récoltes. En seize jours, il défait les Éques, célèbre un triomphe, rétablit la stabilité politique, abdique le pouvoir et retourne à ses champs<sup>3</sup>. Puisque Cincinnatus était honoré, respecté, admiré de tous les citoyens et célébrés par les historiens (Tite-Live, Florus, Plutarque, Dion Cassius), toute la génération qui le suit va s'investir à tous les niveaux pour lui ressembler.

C'est pourquoi, dès le bas âge, les enfants, comme en témoigne le récit de Plutarque sur Caton<sup>4</sup>, étaient éduqués à incarner cet idéal. Les femmes à qui cette éducation était souvent confiée s'exerçaient toutes à adopter le modèle, par exemple, de Cornelia, la mère des Gracques, dont la *fides*, la *pietas* et la *majestas* demeuraient exemplaires. Veuve et sans soutien, elle eut le mérite d'éduquer dignement ses enfants dans le courage et la sagesse au point d'en faire d'illustres hommes d'État. À son sujet, Plutarque, l'un des plus productifs auteurs grecs écrivait :

La veuve se mit à la tête de la maison, et se chargea elle-même de l'éducation de ses enfants ; elle fit paraître en tout tant de sagesse, tant de grandeur d'âme et de tendresse maternelle, qu'il parut que Tiberius avait sagement fait de préférer sa propre mort à celle d'une femme de ce mérite. Le roi Ptolémée lui ayant offert de venir partager son diadème, avec le rang et le titre de reine, elle le refusa<sup>5</sup>.

Après Cornelia, il est noté un réel enthousiasme des femmes à se distinguer en vertus. Comme le laisse penser l'inscription ci-dessous, conserver les valeurs ancestrales et en être honoré semblaient constituer un défi que chaque femme romaine se lançait elle-même. Sur sa tombe, une certaine Postumia Matronilla, fière de la vie qu'elle a menée, fit écrire :

<sup>1</sup> Anonyme, *Les hommes illustres de la ville de Rome*, traduction de Paul Marius Martin, Paris, Les Belles Lettres, 2016.

<sup>2</sup> Parce que faisant obstacle à *Lex Terentilia* qui limitait le pouvoir des consuls, Cæso Quinctius, le fils de Lucius Cincinnatus est poursuivi en justice pour meurtre et condamné. Son père dépense toute sa fortune pour payer l'amende qui lui était fixée. Tite-Live, *Histoire romaine*, III, 13, 10

<sup>3</sup> Florus, *Abrégé de l'Histoire romaine*, I, 11

<sup>4</sup> On rapporte que Caton écrivit de sa propre main une histoire en gros caractères afin que son enfant trouvât dans sa propre maison le moyen de connaître les traditions. Plutarque, *Caton l'Ancien*, 20

<sup>5</sup> Plutarque, *Vies des hommes illustres*, Livre IV, 2

Monument consacré aux dieux Mânes. Postumia Matronilla, épouse sans égale, bonne mère, aïeule pénétrée de ses devoirs, pudique, scrupuleuse, laborieuse, tempérante, agissante, vigilante, s'inquiétant de tout, femme d'un seul homme et d'une seule union, mère de famille, pleine de ressources et d'une fidélité parfaite, elle a vécu des années au nombre de cinquante-trois, des mois au nombre de cinq, et trois jours<sup>6</sup>.

Allant dans ce même sillage, Livie, l'épouse d'Auguste, le premier empereur romain, s'offrait aussi en exemple dans la promotion de la tradition ancestrale romaine. Pour mieux aider son mari à régner en modèle d'intégrité, elle s'était exercée à faire figure de la femme chaste, vertueuse, confinée dans l'univers domestique pour s'occuper des servantes, filer et confectionner des habits ; bref, à incarner la bonne matrone. Son attachement à la tradition romaine lui a d'ailleurs valu d'être élevée au rang de déesse<sup>7</sup>.

Ce concours pour l'honneur noté chez les femmes, vraies gardiennes des traditions et des foyers, assurait ainsi à la société une certaine stabilité. Par conséquent, les Romains ont connu très peu de troubles sociaux majeurs au cours de leur histoire. D'ailleurs une transgression de cet acquis constituait toujours un scandale, comme en furent l'affaire des Bacchanales en 186 av. J.-C.<sup>8</sup> et la manifestation des femmes contre la *lex oppia* qui, pour les faire participer à effort de guerre (deuxième guerre punique), les privait de leur luxe<sup>9</sup>.

La quête de l'honneur était donc une réelle préoccupation sous la République. Outre la réputation qu'elle assurait à l'individu, elle rendait sa famille influente et crainte. C'est pourquoi, pour avoir bien accompli ses devoirs de citoyen et gagné un important poste administratif, Scipion Hispanus s'en trouve honoré au point de faire écrire fièrement sur sa tombe :

<sup>6</sup> CIL, VIII, 16159

<sup>7</sup> Suétone, *Vie des douze Césars*, Claude, XI

<sup>8</sup> Tite-Live, *Histoire romaine*, XXXIX, 8. Originaire de la Grèce antique, ce culte était à ses débuts fait en l'honneur du dieu du vin, d'où les beuveries dont la célébration constituait une occasion à Rome. Mais, selon Tite-Live, un Grec l'aurait dénaturé en le rendant plus occulte et tout à fait orgiaque. Dès lors sa pratique autorisait des vices allant des immoralités sexuelles aux meurtres. Pour en décrier les excès, il écrit :

« Les vapeurs de l'ivresse, l'obscurité de la nuit, le mélange des sexes et des âges eurent bientôt éteint tout sentiment de pudeur, et l'on s'abandonna sans réserve à toutes sortes de débauches ; chacun trouvait sous sa main les voluptés qui flattaient le plus les penchants de sa nature. Le commerce infâme des hommes et des femmes n'était pas le seul scandale de ces orgies ; c'était comme une sentine impure d'où sortaient de faux témoignages, de fausses signatures, des testaments supposés, de calomnieuses dénonciations, quelquefois même des empoisonnements et des meurtres si secrets, qu'on ne retrouvait pas les corps des victimes pour leur donner la sépulture ».

Aux yeux de la société romaine, cette nouvelle manière de célébrer les bacchanales était en contradiction avec les valeurs ancestrales. Contrairement à ce que voudraient la *virtus*, la *fides* et la *pietas*, trois vertus cardinales et socle de la société romaine, cette pratique religieuse œuvrait non seulement à ôter de l'homme toute moralité, mais aussi à encourager ses instincts les plus sombres et bestiaux.

<sup>9</sup> Tite-Live, *Histoire romaine*, XXXIV, 2, 11. Indigné par cette manifestation indiscreète et y voyant les signes précurseurs de la dépravation de valeurs ancestrales, Caton l'Ancien tentait avec véhémence de rappeler que la valeur des femmes romaines se jugeait, non par leur implication dans des affaires publiques, mais plutôt dans la discrète gestion des affaires domestiques.

*Virtutes generis mieis moribus accumulauit,  
Progeniem genui, facta patris petiei.  
Maiorum optenui laudem, ut sibi me esse creatum  
Laetentur: stirpem nobilitauit honor.*<sup>10</sup>

(Grâce à mes qualités, j'ai augmenté les vertus de ma race,  
J'ai une descendance, j'ai cherché à atteindre les exploits de mon père.  
J'ai préservé la gloire de mes ancêtres, de sorte qu'ils se réjouissent de m'avoir  
engendré :  
Mon honneur a ennobli ma lignée.)

De cette épitaphe, il ressort que c'est l'honneur qui garantissait au citoyen une place sûre dans la société romaine. Et Cicéron a si bien compris cette mentalité que, pour faire acquitter Cnaeus Plancius, descendant de la noble famille des Scipion, jadis accusé du grave délit de coalition et de corruption électorale (*sodalitium*), n'eut d'autre choix que de chanter aux juges l'*honos* de son client, *honos* qui désormais dépassait le cadre restreint de la famille pour s'élargir dans une contrée entière. Aussi s'exclame-t-il : « Toute la région, si peuplée, de Vénafre et d'Allifes, bref toute cette contrée qui est la nôtre, si rude, montagneuse, loyale, sincère, dévouée aux siens, se jugeait distinguée par l'honneur fait à Plancius, élevée en dignité [...]. » Jouant ainsi à faire distinguer Plancius du vulgaire citoyen dépourvu de gloire et ignoré de tous, Cicéron voudrait, en opposant l'honorabilité de son client à l'ignoble délit dont il était accusé, éloigner de l'esprit des juges tout ombre doute sur son innocence.

L'importance de l'honneur aux yeux des Romains se lie par ailleurs dans les alliances familiales. En portant un regard sur certains liens conjugaux des Romains de souches, on peut être surpris par leurs instabilités. À voir le nombre important de divorces et de remariages, on peut être porté à croire qu'il s'agissait d'une société libertine. Mais la réalité est que cette irrégularité était liée à la quête de la gloire. Les Romains se mariaient, divorçaient ou se remariaient très souvent pour garder ou acquérir des honneurs. Généralement, un homme ou femme cherchait à épouser un partenaire de noble naissance pour faire hériter à sa descendance la noblesse. C'est, par exemple, pour cette raison qu'Octave avait contraint Livie, alors mariée à un certain Tiberius Nero, de l'épouser.<sup>11</sup> Parce que Scribonia, sa première épouse, était de modeste famille, Octave la répudia pour se lier à Livie. Ainsi, non seulement ce nouveau mariage le rapprochait de la haute noblesse républicaine dont cette dernière était issue, mais aussi lui garantissait une alliance politique plus solide.

C'est aussi pour sauvegarder ses honneurs qu'Agrippine la jeune avait contracté plusieurs mariages de son vivant. Après la mort de son premier mari Cneius Domitius Ahenobarbus, de qui elle eut Néron, elle chercha en vain à épouser le futur empereur Galba. Par la suite, elle put s'unir au riche consul Caius Sallustius Crispus Passienus qui lui légua une grande fortune. Après la mort de ce dernier, elle se maria enfin avec l'empereur Claude, qui se trouve être son propre oncle. On raconte d'ailleurs que son obsession à faire accéder son fils au trône était telle

<sup>10</sup> *CIL* I<sup>2</sup>, 15 = *ILLRP* 316

<sup>11</sup> Virginie Girod, *La véritable histoire des douze Césars*, Perrin, 2019, p.68-69

que, en réponse aux mages chaldéens qui lui prédisaient que son fils la tuerait une fois au pouvoir, elle dit : « qu'il me tue, pourvu qu'il règne ».<sup>12</sup>

Au demeurant, notons que l'honneur chez les Romains, en plus de la notoriété et la protection qu'il était censé assurer à l'individu dans la société, lui garantissait une certaine immortalité. Par conséquent, il demeurait le trésor derrière lequel tous les citoyens romains couraient. Sa valeur était telle qu'il constituait le principal objectif de tous ceux qui aspiraient à la carrière politique.

## 2. L'honneur dans la vie politique

La politique est sans doute l'un des domaines où s'aperçoit le plus l'attachement des Romains à la réputation. Mais en parlant d'honneur en politique, il nous semble utile de faire des nuances. L'honneur dont il est question dans ce travail revoie moins à la charge politique qu'à la fierté qui en résulte. Précisons-le, quand le Romain parle de *cursus honorum*, il fait généralement référence aux différentes fonctions politiques ou administratives que peut occuper un individu. Or, dans ce travail, on fait plutôt allusion au prestige qui émane de ces fonctions et qui en donne tout l'intérêt. En effet, occuper une charge publique, en plus du pouvoir qu'il attribuait à l'individu, lui donnait aussi droit à des avantages, tels que le droit aux places d'honneur lors des spectacles, la possibilité d'être escorté et de se déplacer en véhicule..., mais aussi et surtout la révérence des concitoyens.

Jouir de ce prestige était sans doute pour l'homme politique le motif de tous ses efforts. C'est ainsi que, alors que rien ne le prédestinait à la magistrature suprême, parce qu'*homo novus*, Cicéron va employer toutes ses énergies pour accéder au consulat. Après avoir démasqué avec ardeur la conjuration de Catilina et être par décret élu consul pour la même raison, cet homme politique ne pouvait manquer de chanter cet honneur qui, selon lui, l'élevait au rang, non de simple héros, mais plutôt de sauveur de Rome. Aussi écrit-il :

Qu'on accorde la célébrité au fameux Scipion, qui par sa tactique et son courage, contraignit Hannibal à rentrer en Afrique et à abandonner l'Italie, qu'on honore d'une gloire extraordinaire l'autre Africain, qui détruisit les deux villes les plus hostiles à notre empire, Carthage et Numance ; [...] qu'on préfère à tout autre Pompée, dont les exploits et les vertus sont renfermées dans les mêmes limites et les mêmes bornes que la course du soleil : en vérité, il y aura parmi les louanges qu'on leur décernera quelque place pour ma gloire...<sup>13</sup>

Partant de cette conception, il convient donc de dire que l'accès à la gloire était pour le romain de cette époque ce que le paradis est pour les adeptes des religions révélées. En d'autres termes, sans gloire, la vie de l'homme politique ne valait rien. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle certains individus n'hésitaient pas à faire usage de méthodes illégales en vue de passer pour honorables aux yeux des autres citoyens. Fustigeant ce désir aveugle d'acquérir la célébrité, Cicéron, dans son plaidoyer pour Flaccus écrit :

<sup>12</sup> Max Gallo, *Les Romains : Néron, le règne de l'antichrist*, Fayard, 2006, p. 233

<sup>13</sup> Cicéron, *Catilinaire IV*, 20 et 21, texte établi et traduit par Henri Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, 2012.

Car combien y en a-t-il qui puissent s'attacher à notre parti politique, qui songent à vous complaire, à vous et à ceux qui vous ressemblent, qui attribuent un grand prix à l'autorité des premiers citoyens de l'État, quand ils voient qu'ils ont une autre route pour les mener plus aisément aux magistratures et à tout ce qu'ils ont désiré ?<sup>14</sup>

Il faut donc remarquer ici que la lutte pour l'accession aux honneurs occasionnait au sein de la classe politique une compétition aux conséquences souvent très bénéfiques pour l'État. Par le fait de vouloir se distinguer par leur savoir et savoir-faire, les protagonistes mettaient aux services de l'État toutes les ressources dont il a besoin pour se raffermir. Ainsi, si, par exemple, Jules César avait fini grand stratège, réformateur et maître incontesté de Rome, c'est bien pour avoir combattu pour sauvegarder son honneur que le pouvoir de Pompée, soutenu par le Sénat, commença sérieusement à compromettre<sup>15</sup>. De même, si Rome a atteint très tôt une certaine maturité politique, comparée au système politique des puissances voisines, c'est bien en raison des retombées de la longue et rude opposition entre patriciens et plébéiens et, plus tard, entre *Optimates* et *Populares*<sup>16</sup>. Les premiers, issus de la noblesse romaine traditionnelle, s'efforçaient de garder fièrement le pouvoir avec toutes les traditions ancestrales qui jadis en faisaient la spécificité et d'en écarter le parti populaire féru de réformes et de nouveautés. Aussi, une fois élue, chaque autorité tentait-ils de marquer le pouvoir de l'empreinte de la classe à laquelle elle appartient.

Dans leur opposition aux *Optimates*, par exemple, poussés par l'instinct de challenge, les Gracques, avaient révolutionné la politique économique de Rome par une instauration inédite de lois agraires<sup>17</sup>. En agrandissant l'*ager publicus* par la conquête de nouveaux territoires et en redistribuant des parcelles aux paysans romains, jadis privés de leurs terres, ces *populares* avaient ainsi réussi non seulement à résoudre la crise économique qui frappait durement Rome, mais aussi éviter un conflit social qui allait inévitablement et violemment opposer le bas peuple à la noblesse. Par ailleurs, c'est aussi le désir des *Optimates* de conserver leur honorabilité qui va valoir à la république romaine une certaine longévité. Fidèles à la tradition patricienne, conservateurs et grand défenseur de la *res publica*, ces *Optimates* n'entendaient pas céder devant les menées subversives et souvent démagogiques de certains populistes qui, une fois au pouvoir, replongeraient l'État dans la l'horreur monarchie.

Cette éternelle lutte des classes, loin d'être un conflit nourri par des intérêts matériels, traduit plutôt cette volonté de chaque homme politique romain à se

<sup>14</sup> Cicéron, *Discours pour Flaccus*, 104, Traduction d'André Boulanger, Paris, Belles Lettres, 1959.

<sup>15</sup> Velleius Paterculus, *Histoire romaine*, II, 49, 4

<sup>16</sup> Les *Optimates* sont un rassemblement des membres de la noblesse romaine traditionnelle. Ils formaient une tendance politique qui marqua le dernier siècle de la République romaine. Conservateurs, ils maquèrent une opposition farouche aux *Populares*, une autre tendance politique. Populiste, cette dernière rejette les théories aristocratiques des *Optimates* et promeut la politique réformisme.

<sup>17</sup> En 133 av. J.-C., le tribun de la plèbe Tiberius Gracchus avait instauré des lois, telle que *Lex Sempronia*, dont l'objectif était de mettre en place une réforme agraire, en limitant la grande propriété sur l'*ager publicus* et en redistribuant à la plèbe les terres récupérées.

surpasser et surpasser les autres en honneur. Cette forte aspiration qui a marqué la vie politique ne sera d'ailleurs pas sans effet dans la vie militaire.

### 3. L'honneur dans l'armée

Les soldats de l'armée romaine avaient droit à une motivation financière. En plus de leur bourse, ils pouvaient bénéficier des largesses de l'État, des consuls et même de leurs généraux, surtout après la conquête de nouvelles terres. Au terme de leur service militaire, on pouvait aussi leur faire don de lopins de terre dans l'*ager publicus* en guise de récompense. Mais leur forte motivation à combattre au risque de perdre la vie émanait moins de ces avantages que de l'honneur de servir leur nation. D'ailleurs, en cas d'invasion ou de défaite de l'armée, tout le peuple, sans distinction de statut social, se mobilisait pour défendre la république. L'appel du consul, *Qui rem publicam saluam esse volunt me sequantur*<sup>18</sup> (« Que ceux qui veulent le salut de la république me suivent »), était d'ailleurs devenu la formule d'engagement des jeunes recrues.

L'historien Salluste, dans la *Guerre de Catilina*, reconnaît que Rome doit son essor à la passion de la gloire<sup>19</sup>. L'accès à la renommée était en fait la principale ambition du jeune romain. L'armée avait si bien compris cette réalité qu'elle s'y fondait pour maintenir la motivation de ses soldats. Ainsi, pour chaque acte de bravoure accompli, le soldat romain avait droit à une distinction. Il ne s'agissait pas de récompenses économiques, mais plutôt des couronnes dont la valeur symbolique était inestimable pour le soldat. Comme récompense, il y avait la *corona obsidionalis*<sup>20</sup>, une haute distinction militaire accordée au soldat qui avait fait lever un siège ; la *corona civica*<sup>21</sup>, distinction destinée au soldat qui avait sauvé un citoyen romain en tuant son agresseur ; la *corona rostrata*<sup>22</sup> était décernée au soldat qui se lançait le premier à l'abordage d'un vaisseau ennemi ; la *corona muralis*<sup>23</sup> pour le soldat qui franchit le premier les fortifications de l'ennemi ; la *corona vallaris*<sup>24</sup> pour le premier soldat qui a investi le camp de l'ennemi lors de sa prise...

Véritables objets de fierté, la quête de ces couronnes poussait le soldat à affronter toutes sortes de périls. Nous ne nions pas l'existence de traîtres et de fugitifs dans les rangs romains, mais le constat général est que les soldats de cette armée se livraient au combat avec une intrépidité telle qu'ils impressionnaient l'ennemi. Célébrant ce dévouement pour la cause de Rome, Salluste écrit :

Un jeune homme, dès qu'il pouvait être soldat, se façonnait à l'art militaire au camp, par le travail et la pratique, et il avait la passion des belles armes et des chevaux de guerre, plus que des femmes et de la bonne chère. Pour de tels hommes, pas de fatigues dont ils n'eussent l'habitude, pas de position qui leur parût escarpée ou rude

<sup>18</sup> Engagement de Scipio Nasica à combattre Tiberius Gracchus.

<sup>19</sup> Salluste, *Conjuration de Catilina*, VII.

<sup>20</sup> Mireille Cébeillac-Gervasoni, Alain Chauvot et Jean-Pierre Martin, *Histoire romaine*, Paris, Armand Colin, 2003, p. 471

<sup>21</sup> *ibidem*

<sup>22</sup> *ibid.*

<sup>23</sup> *ibid.*

<sup>24</sup> *ibid.*



à atteindre, pas d'ennemi en armes à redouter : leur courage avait tout brisé devant eux. Mais c'est entre eux surtout qu'ils rivalisaient de gloire chacun courait massacrer un ennemi, escalader un mur, se montrer accomplissant cet exploit : c'était là pour eux la richesse, la bonne renommée, la noblesse suprême ; avides d'honneur, ils dépensaient largement ; beaucoup de gloire, une aisance honorable, voilà ce qu'ils voulaient.<sup>25</sup>

Partant de ce constat, nous osons aussi penser que c'est l'amour de la patrie et la quête de la gloire qui ont animé les soldats romains qui, alors que leur armée se trouvait dans une situation assez critique, avaient repoussé l'armée d'Hannibal hors de l'Italie. En effet, après les victoires successives de l'armée punique, une propagande destinée à susciter la haine contre les Carthaginois et à galvaniser les soldats romains fut mise en œuvre. Sous la direction de Fabius Pictor, une histoire de Rome à la tournure anti-punique est rédigée. Hannibal et les Carthaginois y sont décrits comme étant indignes de confiance, impies et cruels ; les Romains, quant à eux, sont présentés comme respectueux des accords, pieux et pratiquant la tempérance<sup>26</sup>. Par ce moyen, les autorités romaines avaient réussi à toucher la fibre nationaliste et à inciter les jeunes soldats désireux d'inscrire leurs noms dans l'immortalité à repousser l'armée punique des territoires italiens<sup>27</sup>.

C'est aussi, à cause de ce même désir de gloire que Marius, de modeste naissance, consacra sa vie à s'exercer à la vertu pour être le parfait soldat. Dédaignant les mœurs de la noblesse, il œuvra à atteindre le sommet des honneurs et à se donner en exemple de don de soi à la jeunesse romaine. De lui Valère Maxime dit :

Marius, si petit à Arpinum, ce candidat si inconnu à Rome et si dédaigné, qui devint le grand Marius qui soumit l'Afrique, qui fit marcher le roi Jugurtha devant son char de triomphe, qui anéantit les armées des Teutons et des Cimbres, celui dont on voit encore à Rome les deux trophées, dont on lit les sept consulats dans les fastes consulaires, qui eut le bonheur au sortir de l'exil d'être créé consul et le pouvoir, après avoir été proscrit, de proscrire à son tour.<sup>28</sup>

Et Marius lui-même reconnaît que :

Mais j'ai étudié ce qui était le plus utile pour l'Etat : frapper l'ennemi, commander des garnisons, ne rien craindre si ce n'est une mauvaise réputation, supporter de la même façon l'hiver comme l'été, dormir à terre, supporter en même temps le dénuement et la souffrance. C'est avec ces principes que je vais encourager mes soldats, je ne les traiterai pas durement alors que moi-même je vivrai dans l'opulence ; je n'obtiendrai pas ma gloire sur leurs souffrances. Voilà ce que je considère comme un commandement utile, qui sert l'État. Car vivre en sécurité dans la douceur et obliger son armée à la discipline, c'est le fait d'un maître et non d'un général en chef. C'est en agissant ainsi que vos ancêtres se sont couverts de gloire et ont couvert de gloire la république.<sup>29</sup>

<sup>25</sup> Salluste, *Conjuration de Catilina*, VII, 3-6

<sup>26</sup> Biographie d'Hannibal (onzième édition de l'Encyclopædia Britannica)

<sup>27</sup> Tite-Live, *Histoire*, XXVI, 9

<sup>28</sup> Valère Maxime, *Des faits et des paroles mémorables*, VI, 9, 14

<sup>29</sup> Salluste, *Guerre de Jugurtha*, 85

De là, il ressort donc que le culte de l'honneur était très ancré à Rome. En effet, voir son courage et ses exploits vantés par ses concitoyens justifiait en fait les efforts du soldat romain. Pour preuve, Catilina, parce que peu apprécié par le sénat et voulant reconquérir son honneur, avait pris le risque suicidaire de s'emparer du pouvoir. Car, pour lui, il valait mieux mourir courageusement que de perdre honteusement une vie misérable et sans honneur.<sup>30</sup> Cette mentalité qui était assez partagée par les soldats a fait que l'armée romaine ne pouvait manquer d'efficacité. Et Salluste va même constater que Rome, avec quelques hommes, avait mis en déroute d'énormes armées ennemies et pris toutes les villes naturellement fortifiées...<sup>31</sup>

## Conclusion

En définitive, retenons que les réflexions menées sur les raisons de la force de la république romaine antique sont nombreuses. Habituellement, on estime que Rome doit son affermissement à sa force militaire et au dynamisme de son administration politique. Une telle thèse n'est sans doute pas fautive, cependant au-delà de tous ces éléments demeure un aspect incontournable : il s'agit évidemment de la quête de la gloire.

Cette quête, devenue au fil des âges un état d'esprit, va considérablement participer à la puissance de Rome. Être honoré, voire être acclamé par ses concitoyens, était généralement le mobile des efforts des Romains. Qu'il s'agisse du domaine socio-politique ou du domaine militaire, tout essor n'était en fait que le résultat d'une réelle compétition entre Romains. Chaque citoyen voulant se distinguer par ses vertus, son savoir et son savoir-faire, participait activement au succès de la république.

En considérant tous les points abordés dans cette étude, il semble que la culture est incontournable pour tout peuple qui aspire au progrès. En tout cas, les Romains, parce qu'ayant fait de leur culture un facteur d'unité nationale, étaient venus à bout de plusieurs défis. Ce faisant, nous croyons que leur attachement à leur culture et les avantages qui en ont découlé doivent constituer une source de réflexion féconde pour les États actuels qui peinent à trouver des solutions idoines pour se développer.

## Bibliographie

- Cicéron, *Catilinaire IV*, texte établi et traduit par Henri Bornecque, Paris, Les Belles Lettres, 2012
- Cicéron, *Discours pour Flaccus*, Traduction d'André Boulanger, Paris, Belles Lettres, 1959.
- Florus, *Abrégé de l'Histoire romaine I*, Paris, Belles-Lettres, 1967.
- Plutarque, *Vie de Caton l'Ancien*, traduction de Bernard Latzarus, Paris, Classiques Garnier, 1950.
- Salluste, *Conjuration de Catilina*, trad. de François Richard, Paris, Garnier, 1933.
- Salluste, *Guerre de Jugurtha*, trad. de François Richard, Paris, Garnier, 1933.

<sup>30</sup> Salluste, *Conjuration de Catilina*, XX, 8-9.

<sup>31</sup> Salluste, *Conjuration de Catilina*, VII, 3-6.

- Suétone, *Vie des douze Césars, Claude*, XI, Bibliotheca Classica Selecta (consulté le 20 janvier 2023)
- Tite-Live, *Histoire romaine*, XXVI à XXX, Paris, Garnier-Flammarion 1993.
- Valère Maxime, *Des faits et des paroles mémorables*, VI, Paris, Classiques Garnier, 1935.
- Velleius Paterculus, *Histoire romaine*, II, Paris, Classiques Garnier, 1932.
- Gallo Max, 2006, *Les Romains : Néron, le règne de l'antichrist*, Fayard.
- Cébeillac-Gervasoni Mireille, Chauvot Alain et Martin Jean-Pierre, 2003, *Histoire romaine*, Paris, Armand Colin.
- Girod Virginie, 2019, *La véritable histoire des douze Césars*, Perrin.